

ÉPREUVE DE SYNTHÈSE DE DOCUMENTS**02H30**

À partir de ce dossier sur la pauvreté, vous rédigerez une note de synthèse de 300 mots (marge de + ou - 10% permise), La note devra être titrée par vos soins (titre de votre synthèse à vous, pas celui du dossier). Vous vous abstenrez d'énoncer tout jugement personnel et vous éviterez toute citation ou toute paraphrase. Rappelez-vous qu'il s'agit, au final, de confronter les points de vue exposés par les auteurs sur l'objet commun de leurs réflexions, le tout, en peu de mots.

Vous indiquerez le nombre de mots à la fin de l'exercice. Vous insérerez dans le texte de votre note de synthèse, tous les cinquante mots, une marque très visible, composée de deux barres obliques //, cette marque sera répercutée à la marge

Texte 1

Quand on évalue une banque (par exemple si l'on est investisseur), on examine divers ratios : rentabilité des fonds propres, volumes des prêts, etc. La Banque mondiale (BM) nous invite à prendre en compte, avant tout, l'accomplissement d'une mission ; depuis une dizaine d'années, celle-ci ne s'appelle plus « développement », mais « lutte contre la pauvreté ». Les raisons avancées à ce changement sont essentiellement morales, et le président de la Banque mondiale se rend tous les jours au bureau « en pensant [qu'il est] en train de faire le travail de Dieu ».

La lutte contre la pauvreté a été promue au rang de mission prioritaire dès 1990 ; ce changement d'orientation proclamée a suscité, chez quelques universitaires ou militants d'ONG (mais fort rarement chez les hommes politiques et les journalistes), un certain scepticisme : derrière ce slogan, n'y avait-il pas la quête d'un regain d'une légitimité mise à mal par l'ajustement structurel ? Mais, quels que soient les doutes sur la réalité de l'engagement de la BM dans le sens de la lutte contre la pauvreté, ou les critiques des actions menées, le bien-fondé de cette lutte n'est contesté par personne : lutter contre la pauvreté, qui pourrait être contre ? Le langage médical appelé à la rescousse y pousse : la pauvreté est un « fléau » qu'il faut « éradiquer » ; c'est donc bien d'un impératif moral catégorique qu'il s'agit : qui oserait soutenir qu'il n'est pas question de lutter contre cette nouvelle grande peste ? L'économie de la BM est devenue peu à peu, au fil des années 1990, une « science morale » dont, fort opportunément, le promoteur (Amartya Sen), inspirateur de l'organisation rivale (le PNUD) à la fin des années 1980, tout à la fois recevra le prix Nobel (en 1998) et acceptera d'être présenté comme la référence intellectuelle de la nouvelle ligne de la Banque mondiale.

Assez curieusement, alors que la plupart des historiens de la pauvreté interrogent et mettent en doute cette référence à la morale comme fondement de la lutte contre la pauvreté, cela n'est que très rarement le cas pour la période contemporaine. Quand, par exemple, on analyse la « philanthropie » française des années 1820-1840, aucun historien sérieux n'oserait réduire les raisons de la lutte contre la pauvreté à des motivations morales (qui peuvent exister chez certains philanthropes, être absentes chez

d'autres ; peu importe au fond). Le sens de cette lutte est ailleurs : stabilisation de la forme familiale en milieu urbain, inquiétude démographique (« ne pas tuer la poule aux œufs d'or »), volonté de discipliner une population ouvrière qui commence à relever la tête, nécessité de « fixer » une partie de la main d'œuvre pour entamer un processus de qualification, etc. ; et, du côté des réformateurs de gauche, recherche des conditions sociales d'une « vraie » citoyenneté. La lutte contre la pauvreté, et particulièrement celle des *working poor*, est avant tout une politique. Non seulement elle est politique (et animée par des objectifs politiques) mais elle est un mode de gouvernement, au sens développé par Michel Foucault.

Comme pour la philanthropie du XIX^e siècle, prenons donc la politique de lutte contre la pauvreté prônée par la Banque mondiale pour ce qu'elle est, une politique, et laissons de côté le caractère éventuellement « compassionnel » (le service de presse de M. Wolfensohn ne manque jamais de rappeler que c'est un excellent homme, à tel point qu'il utilise son jet privé pour ne pas grever le budget de la Banque) ou au contraire cynique de cet organisme.

Analyser une politique, c'est se poser un ensemble de questions finalement assez simples : celle des objectifs suivis, celle des intérêts servis, celle des alliances nouées, celle des instruments utilisés, qui débouche éventuellement sur d'autres, moins simples : celle du décalage éventuel entre objectifs affichés et résultats effectivement atteints, et celle des effets imprévus, sinon pervers, qui souvent livrent le sens réel d'une politique.

Bruno Lautier (2017), « La Banque mondiale et sa lutte contre la pauvreté : sous la morale, la politique », in Christine Verschuor et Fenneke Reysoo, *Genre, Mondialisation et pauvreté*, Genève, L'Harmattan - Graduate Institute Publications, p. 139-140.

Texte 2

La pauvreté est un élément important du débat social dans de nombreux pays. Pourtant, la définition du terme même fait débat. Ainsi, au Canada, la statistique publique se refuse à publier des chiffres relatifs à la pauvreté faute d'accord sur le concept :

« La difficulté sous-jacente tient au fait que la notion de pauvreté est intrinsèquement liée à l'atteinte d'un consensus social à un moment particulier dans un pays donné. Une personne qui s'en tire passablement bien selon les normes d'un pays en développement pourrait très bien être considérée comme désespérément pauvre au Canada. Et même à l'intérieur d'un pays, la perspective change avec le temps. Ainsi, un niveau de vie jugé acceptable au siècle dernier pourrait très bien sembler inacceptable aujourd'hui [...]. C'est le processus politique qui permet aux sociétés démocratiques d'obtenir des consensus sociaux sur des questions de nature intrinsèquement subjective. Or, ce processus ne relève certainement pas du Bureau national de la statistique du Canada qui est fier de son objectivité et dont la crédibilité repose sur la mise en pratique de cette objectivité [...]. Lorsque les gouvernements auront formulé une définition, Statistique Canada s'emploiera à estimer le nombre de personnes dites pauvres selon cette définition. Cette tâche serait certainement respectueuse de son mandat et de son souci d'objectivité. Entre-temps, Statistique Canada ne mesure pas et ne peut pas mesurer le seuil de pauvreté au Canada [...] » (Ivan P. Fellegi, statisticien en chef, 1997).

Ces termes résument bien la difficulté de l'exercice : l'information statistique est essentielle au débat et à la décision publique, mais le concept n'est pas internationalement établi, comme c'est le cas par exemple du chômage au sens du BIT. Pourtant, les avancées scientifiques se sont multipliées depuis plus d'un siècle, et l'Union

européenne, contrairement au Canada, dispose d'une définition officielle de la pauvreté, qui autorise dans une certaine mesure les comparaisons au sein des pays membres.

Les premières approches de la pauvreté

Rowntree (1901) est le premier à avoir proposé la définition d'un niveau de consommation minimal, dans sa première étude sur les pauvres vivant à York en 1899. Suite à une enquête auprès de plus de 11 000 familles, il a construit un seuil de pauvreté qui correspond au minimum hebdomadaire permettant aux familles de garantir une vie « saine ». Pour y parvenir, il a notamment fait appel à des nutritionnistes afin de chiffrer l'apport calorique et nutritionnel nécessaire pour éviter la maladie ou la perte de poids. Il a ensuite recherché à York les prix les moins chers pour se procurer ce panier minimal. Le seuil de pauvreté correspond à cette valorisation. Au vu de ces travaux, près de 28 % de la population de York vivait sous le seuil de pauvreté. Sa deuxième étude menée à nouveau à York en 1936 l'a conduit à réexaminer à la marge son panier minimal de 1899 en intégrant des biens qui n'étaient pas strictement nécessaires à la survie, comme les journaux, les livres, la radio, de la bière, du tabac, des vacances, et des cadeaux. Malgré la réévaluation du seuil de pauvreté, il aboutissait à une réduction de 50 % de la pauvreté, mais aussi au fait que, contrairement à 1899, la pauvreté touchait principalement les chômeurs, et beaucoup moins les personnes en emploi. Une troisième étude partielle, réalisée en 1951 toujours à York, concluait à une quasi-disparition de la pauvreté définie avec les mêmes critères, sauf chez les personnes âgées.

Les travaux de Rowntree ont fait l'objet de nombreuses critiques, notamment liées au fait que l'achat du panier de subsistance au moyen du revenu minimal exigeait une rationalité économique que les individus en question étaient loin de posséder, que ce soit pour la construction du panier, ou pour la recherche des points de vente les moins onéreux. Mais ils sont particulièrement illustratifs des difficultés que l'on peut rencontrer afin de définir un revenu minimal et de le faire évoluer au cours du temps. Au-delà des critiques sur la constitution et la valorisation d'un panier minimal même redéfini, le fait que la pauvreté aurait quasiment disparu dans l'Angleterre des années 1950 interpelle. Peut-être serait-il plus pertinent de conclure que dans les années 1950, tous ou presque pouvaient survivre en Angleterre, mais que la pauvreté avait changé avec les modes de vie, et qu'il fallait se réinterroger sur son essence ? On retrouve ici illustrée la difficulté à donner un contenu au terme de pauvreté.

Lollivier Stéfán (2008), « La pauvreté : définitions et mesures », *Regards croisés sur l'économie*, n° 4, p. 21-22.

Texte 3

C'est merveilleux de voir avec quelle constante et exclusive sollicitude les gouvernements s'occupent, depuis des siècles, à chercher la cause de la richesse ou de la misère publiques là où elle n'est point. Aucun, que je sache, n'a encore porté ses investigations sur ce point : qu'on n'est riche ou pauvre matériellement que quand on est riche ou pauvre moralement. La nation la plus riche n'est pas celle qui a le plus de richesses. Voyez Rome : jamais elle ne fut plus pauvre que quand elle fut devenue riche de tous les trésors de la terre. Jamais, au contraire, elle ne fut plus riche que quand elle n'eut pour trésor que sa pauvreté. C'est qu'avec la pauvreté elle avait toutes les vertus

qui font de la pauvreté même une vertu : c'est qu'avec la richesse elle avait tous les vices qui font de la richesse même un vice.

Lorsque Jésus-Christ vint sur la terre, ce fut pour révéler aux hommes que *l'homme ne vit pas seulement de pain*, et qu'il est une autre richesse au monde que celle des biens matériels de ce monde. [...] Et il dit aux riches : Le royaume du ciel n'est point pour vous. Et il dit aux pauvres : Ce royaume ne sera le vôtre qu'autant que vous serez encore *pauvres d'esprit* ; ce qui voulait dire que la richesse du cœur est la vraie richesse, et que ce qui n'est pas elle n'est que misère et vanité. Mais la parole de l'Homme-Dieu n'a point encore été comprise des hommes, et depuis dix-huit siècles que le sacrifice de la matière est consommé, les hommes en sont encore à demander à la matière ce que la matière est impuissante à leur donner. Aussi, voyez ce que produit de nos jours cette civilisation matérielle dont les peuples modernes se montrent si jaloux et si fiers ! [...] L'âme, la vie de la matière, comme celle de l'intelligence humaine, c'est la *foi* qui *relie* l'une et l'autre à Dieu. Cette foi s'appelle *religion*. Sans cette foi, la science est ignorance pure, et la richesse n'est que misère. Et qu'on ne croie pas que ces distinctions ne soient que de doctrine religieuse ; elles sont avant tout de doctrine sociale.

Des écrivains ont dit, et les gouvernements ont cru, que l'ignorance et la misère étaient la source du plus grand nombre des crimes ; d'où cette conséquence qu'en soulageant la misère et en éclairant les masses on tarirait le vice à sa source. Et, de fait, les gouvernements se sont mis partout à ouvrir aux indigents des hospices ; et aux enfants du peuple, des écoles. Mais la misère a grossi avec le crime dans la même proportion que se sont accrus les moyens employés pour les diminuer. C'est qu'en ceci encore les gouvernements ont pris les effets pour leurs causes. C'est que la misère est le produit du crime, bien plus que le crime le produit de la misère. C'est que, en un mot, la misère matérielle n'est que le résultat de la misère morale. Par misère morale j'entends l'absence ou la perte des vertus sociales et des qualités du cœur qui constituent la force et la vie des peuples et des individus. Le bouleversement des fortunes et des empires est toujours précédé du bouleversement des idées et des mœurs.

La débauche du corps n'est que la suite de débauches d'esprit. L'orgie des sens n'est jamais qu'une orgie de pensées. La pensée de l'acte précède l'acte, et l'intention seule incrimine l'action. Je l'ai dit ailleurs : le crime ne fait pas le criminel, il le manifeste. De même, la misère matérielle ne fait pas la misère morale, elle la manifeste. Quand le pauvre mendie, ce n'est pas parce qu'il est pauvre, mais parce qu'il est dépravé. Un peuple vertueux n'est jamais pauvre. S'il devient pauvre, c'est qu'il a cessé d'être vertueux. *Pauvreté n'est pas vice* est un proverbe qui ne cesse d'être vrai que quand c'est le vice qui devient pauvre. Alors la pauvreté, fille du vice, devient mère du vice à son tour. Alors, corrompue à sa source, tout ce qui sort d'elle est corrompu comme elle. Mais ce n'est pas elle qui a engendré le vice la première ; c'est le vice qui l'a séduite et déshonorée, et qui lui a fait porter des enfants comme lui. La science de la statistique nous a révélé, sur ces divers points, des faits que la philosophie spéculative semble encore ignorer aujourd'hui, et dont il faudra bien pourtant qu'elle tienne compte un jour. [...]

Il y a une masse énorme de ces indigents auxquels la charité ne vient point en aide, et que la statistique ne comprend point dans ses tableaux. C'est cette masse effrayante qui se grossit sans cesse, au fur et à mesure des progrès de la civilisation, et

qui menace sérieusement l'ordre public et nos fortunes. Voilà ce qui explique en quoi la misère va toujours croissant, et comme quoi s'accroît avec elle le nombre des mendiants, des voleurs, des prostituées, des enfants trouvés, des enfants abandonnés, et de toute cette progéniture d'enfants dégénérés, débauchés, perdus de maladies et de dettes, qui compose l'immense famille des frères et des fils germains du vice et de la misère. Quel remède donc apporter à ce mal ?...

Le mal, nous avons pris à tâche de le peindre ; à d'autres est réservée la mission de le guérir.

Moreau-Christophe Louis Mathurin (1841) : *Les pauvres : physiologie de la misère*, Edition de la Collection électronique de la Médiathèque André Malraux de Lisieux (22.VI.2007).

Texte 4

La pauvreté est toujours relative, au sens où chaque individu est pauvre en quelque chose (en fortune, en intelligence, en vertu, en amis, en santé, etc.), sans être considéré comme « un pauvre ». La pauvreté devient une condition d'extrême souffrance quand elle se confond avec l'exclusion. Mais elle ne se limite pas à l'exclusion. De nouvelles formes de pauvreté apparaissent au cœur de la société : « le pauvre inclus », « le pauvre qui travaille » n'en demeurent pas moins pauvres... Nous voulons bien croire que les vraies richesses sont « intérieures » et « spirituelles » mais la pauvreté, quand elle n'est pas choisie, est difficilement acceptable. Elle est, le plus souvent, source de frustrations et de ressentiments à l'endroit des nantis, de « ceux qui profitent ». Dans une société d'abondance, il n'est pas donné à tout le monde de distinguer le nécessaire du superflu, de consentir à une forme de dépouillement et, encore moins, d'embrasser la condition des plus démunis. [...]

Toute pauvreté est manque, mais chacune n'affecte pas la vie de la même manière. En dehors des choses les plus nécessaires au quotidien, comme la nourriture ou le gîte, chaque manque n'est jamais que relatif à ce dont les autres peuvent disposer ou jouir. Sans doute, la comparaison souligne-t-elle l'écart entre celui qui est démuné et celui qui ne l'est pas, mais cette privation de biens de confort n'affecte toutefois l'individu qu'à la surface de lui-même. Le moins bien loti ne dispose pas d'un confort qui lui faciliterait la vie au quotidien, et la conscience aiguë de ce qu'il ne peut posséder ne l'empêche pourtant pas de vivre, sauf s'il se crispe dans une envie jalouse. D'une toute autre nature, par contre, et plus grave dans ses conséquences, est la privation qui l'affecte dans ses possibilités de nouer des relations avec d'autres et de s'exprimer avec les mots qu'il faudrait. [...]

Comment la pauvreté peut-elle faire l'objet d'un vœu ?

Comment désirer être pauvre alors même que le monde ne cesse de chercher la meilleure manière de s'enrichir ? Aujourd'hui tout s'achète, même notre propre vie. Alors, comment le vœu de pauvreté vécu dans la vie religieuse peut-il faire sens ? Comment la pauvreté peut-elle être choisie au point d'y engager sa vie ? Je reprends la question que l'écrivain William T. Vollmann posait à tous ceux qui de par le monde étaient victimes de la pauvreté : *Pourquoi êtes-vous pauvres ?*, dont les réponses renouvellent notre perception. Ils nous donnent d'autres yeux pour l'approcher et des oreilles pour l'écouter.

Comme nous l'explique Grande Montagne, au Japon : « Je ne me considère pas comme pauvre. Nous ne sommes pas pauvres. Si nous avons un endroit où vivre, nous allons là ; si nous avons un travail, nous le faisons. » Répondre à une telle question est d'autant plus paradoxal que le religieux n'est pas pauvre dans la mesure où il a tout ce qu'il lui faut pour vivre, et même plus que le nécessaire. Il importe donc de distinguer la pauvreté religieuse de la misère. Être pauvre dans la vie religieuse, c'est ne rien avoir en propre pour mettre en commun ce que nous recevons, et le partager selon les besoins de chacun. La pauvreté nous dispose à recevoir notre vie puisque nous avons à demander ce qui nous manque. Demander ce qui fait vivre, demander ce qui nourrit, demander ce qui rend libre. La pauvreté nous place dans une attitude d'attention, de gratuité et de don. Une invitation à donner gratuitement ce que nous avons reçu gratuitement. [...]

La pauvreté, certes, peut faire peur puisqu'elle réveille en moi la crainte du manque, de l'insécurité ou d'une pauvreté réelle. Apprendre à lâcher ce que je tenais si serré, ouvrir les mains pour recevoir. Je n'ai plus à me dépenser sans compter pour combler ma propre vie puisque ma source est ailleurs. « L'homme ne se nourrit pas seulement de pain mais de toutes paroles qui sortent de la bouche de Dieu. » Si je prends au sérieux ces mots-là, si je les laisse transformer mon cœur, « si je mets mon point d'équilibre hors de moi dans les cieux », alors je deviens libre. La pauvreté me révèle une liberté nouvelle, une confiance nouvelle. Elle est un rempart qui me protège. [...] Cette conversion plus intime à la pauvreté demeure la condition première pour réaliser dans nos vies, cette vie du Christ.

Delorme Franck *et alii*, « La pauvreté » (2008), *Études*, Tome 409, p. 663-673.